

Les rôles patriarcaux

Un conditionnement dans, par et pour la violence

« Parmi ces systèmes, celui que nous apprenons le mieux à connaître en grandissant, toutes et tous, et même si nous n'apprenons jamais son nom, c'est le patriarcat, parce que les rôles genrés patriarcaux nous sont attribués dès l'enfance et que nous sommes en permanence orientés sur les moyens de remplir au mieux ces rôles.

Le patriarcat est un système politico-social qui affirme que les hommes sont intrinsèquement¹ dominants, supérieurs à tout ce qui est considéré comme faible, en particulier les femmes, dotés du droit de dominer et de régner sur les faibles, et de maintenir cette domination par diverses formes de terrorisme psychologique et de violence. Lorsque mon frère aîné et moi sommes nés, avec un an d'écart, le patriarcat a déterminé la manière dont chacun d'entre nous serait considéré par nos parents. Nos deux parents croyaient au patriarcat ; on leur avait enseigné la pensée patriarcale par le biais de la religion. [...] Après avoir embrassé la pensée patriarcale, comme tout le monde autour d'eux, nos parents l'enseignèrent à leurs enfants, parce qu'elle leur semblait être une façon « naturelle » d'organiser la vie.

On apprit à mon frère que sa valeur serait mesurée à sa capacité à être violent (bien que dans un contexte approprié). On lui enseigna qu'un garçon ne devait pas exprimer ses sentiments. On m'enseigna que les filles pouvaient et devaient exprimer leurs sentiments, ou du moins une partie d'entre eux. [...] Mon frère et moi nous souvenons de la confusion qui régnait entre nous à propos du genre. En réalité, j'étais plus forte et plus violente que lui, ce qui, comme nous l'avons vite appris, n'était pas bien du tout. Lui, c'était un garçon doux et pacifique, ce qui, comme nous l'avons vite appris, n'était *vraiment* pas bien du tout. Même si nous ne comprenions tout cela que très confusément, nous tenions au moins un fait pour certain : il ne nous était pas possible d'être ce que nous voulions et d'agir comme nous le voulions, de faire ce que nous avions envie de faire. Il était clair que notre comportement devait se conformer à un scénario prédéterminé et genré.

[...] J'ai toujours montré plus d'intérêt que mon frère à contester le patriarcat, parce que c'était le système qui m'écartait sans cesse des choses auxquelles je voulais participer. Dans la vie de notre famille des années 1950, les billes étaient un jeu de garçon. Mon frère avait hérité des billes des hommes de la famille ; il avait reçu une boîte en fer pour les conserver. De toute tailles et de toutes formes, serties de couleurs merveilleuses, elles étaient à mes yeux les plus beaux objets du monde. Nous jouions ensemble, et il arrivait souvent que je m'accapare violemment la bille que je préférais, refusant de la partager. Quand Papa était au travail, notre mère-au-foyer était plutôt contente de nous voir jouer aux billes ensemble. Papa, cependant, qui jetait sur nos jeux un regard patriarcal, était perturbé par ce qu'il voyait. Sa fille, agressive et compétitive, jouait mieux que son fils. Son fils, faisait preuve de passivité ; il ne semblait pas réellement se préoccuper de gagner et acceptait de donner ses billes à

la demande. Papa décida que de jeu devait cesser, qu'il fallait que mon frère et moi apprenions tous les deux une leçon sur nos rôles de genre respectifs.

Un soir, Papa autorisa mon frère à sortir la boîte de billes. Alors que j'annonçai mon désir de jouer, mon frère me répondit que « les filles ne jouent pas aux billes », que c'était un jeu de garçon. Cela ne faisait aucun sens dans l'esprit d'une fille de quatre ou cinq ans, et j'insistai sur mon droit de jouer en ramassant les billes pour les jeter. Papa intervint pour me dire d'arrêter. Je n'écoutai pas. Sa voix se fit de plus en plus forte. Puis, soudain, il me saisit, il brisa une planche de la porte moustiquaire pour se mettre à me frapper avec, et me dit « Tu n'es qu'une petite fille. Quand je te dis de faire quelque chose, c'est un ordre ! ». Il me frappa encore et encore, jusqu'à ce que je reconnaisse que j'avais bien compris ce que j'avais fait. Sa rage, sa violence attiraient l'attention de toutes et tous. Notre famille se tenait immobile, envoûtée, captivée par la pornographie de la violence patriarcale. Après ce passage à tabac, je fus bannie – forcée de rester seule dans le noir. Maman entra dans ma chambre pour apaiser ma douleur, et me dire de sa douce voix du sud : « J'ai essayé de te prévenir. Tu dois accepter que tu n'es qu'une petite fille et que les filles ne peuvent pas faire ce que font les garçons. ». Au service du patriarcat, sa tâche consistait à confirmer que Papa avait fait ce qu'il fallait en me remettant à ma place, en rétablissant l'ordre social naturel.

Je me souviens très bien de cet événement traumatisant, car c'est une histoire qui fut sans cesse racontée au sein de notre famille. Personne ne se préoccupait du fait que cette répétition permanente puisse déclencher un stress post-traumatique ; la re-raconter était nécessaire à la fois pour renforcer le message et pour rappeler à toutes et à tous mon état d'impuissance absolue. Le souvenir de cette petite fille fouettée brutalement par un homme grand et fort servait non seulement à me rappeler mon rôle genré, mais aussi à rappeler à celui et à celles qui avaient regardé et qui se souvenaient, à tous mes frères et sœurs, ainsi qu'à notre mère adulte, que notre père patriarcal était le chef de la famille. Nous devons nous rappeler que si nous n'obéissions pas à ses règles, nous serions punis, punis même jusqu'à la mort. C'est ainsi que nous avons été formés, par expérience, à l'art du patriarcat.

[...] Même si le féminisme visionnaire² contemporain insiste clairement sur le fait qu'il n'y a pas besoin d'être un homme pour penser de manière patriarcale, la plupart des gens continuent à considérer que le patriarcat est un problème qui se pose à cause des hommes. Ce n'est tout simplement pas le cas. Les femmes peuvent aussi bien épouser la pensée et l'action patriarcales que les hommes. »

1 intrinsèquement : naturellement

2 le féminisme dont l'auteur se réclame, en opposition au « féminisme séparatiste », qui fait des hommes des oppresseurs qui jouissent nécessairement des privilèges accordés par la domination masculine.

Un féminisme humaniste et inclusif

Emancipation et justice pour tous

« Les femmes blanches qui dominent le discours féministe, et qui pour la plupart créent et articulent la théorie féministe, ont une compréhension nulle ou minime de la suprématie blanche comme politique raciale, ou de l'impact psychologique de la classe, ou encore de leur statut politique dans un pays raciste, sexiste et [surtout] capitaliste. [...] »

Bien souvent, des femmes blanches très occupées à publier des articles et des livres sur comment « déconstruire le racisme » restent paternalistes et condescendantes dans leur relation avec les femmes noires. [...] Même quand elles peuvent être sincèrement préoccupées par le racisme, leur méthodologie suggère qu'elles ne se sont pas défaites du type de paternalisme endémique à l'idéologie de la suprématie blanche. Bien entendu, le système raciste, classiste et élitiste doit rester intact si elles veulent maintenir leur position d'autorité.

Les analyses féministes du statut de la femme ont tendance à se concentrer uniquement sur le genre et ne proposent pas de base solide sur laquelle construire la théorie féministe. Elles reflètent la tendance dominante de la pensée patriarcale occidentale à mystifier la réalité de la femme en insistant sur le genre comme seul déterminant du destin d'une femme. [...] Les femmes pauvres et des classes populaires, en particulier celles qui ne sont pas blanches, n'auraient pas défini l'émancipation des femmes comme une volonté de gagner l'égalité sociale avec les hommes, car leur vie quotidienne leur rappelle continuellement que toutes les femmes ne partagent pas un statut social commun. En parallèle, elles savent que de nombreux hommes de leurs groupes sociaux sont exploités et opprimés.

Dans les premières pages de *Woman Power : The Movement for Women's Liberation*, Cella Selene Ware, une femme noire active du mouvement, a écrit sous le titre « Objectifs » :

« Le féminisme radical œuvre pour l'éradication de la domination et de l'élitisme dans toutes les relations humaines. Cela fait de l'autodétermination le critère ultime et nécessite la chute de la société telle qu'on la connaît aujourd'hui. »

[...] Comme pour d'autres problématiques, l'insistance portée sur un mouvement féministe « non-mixte » et sur une posture anti-homme virulente reflète l'expérience de race et de classe des participantes. Les bourgeoises blanches, et plus particulièrement les féministes radicales, étaient envieuses et furieuses à l'égard des hommes blancs privilégiés et elles leur en voulaient de refuser de partager équitablement avec elles le privilège de classe. Le féminisme leur a en partie fourni une tribune publique pour exprimer leur colère, mais aussi un programme politique qu'elles pouvaient utiliser pour attirer l'attention sur la question de l'égalité sociale, pour réclamer des changements et pour promouvoir des réformes spécifiques. Elles

n'exprimaient pas beaucoup d'entrain quand il s'agissait d'attirer l'attention sur le fait que les hommes ne partagent pas tous le même statut social, que le patriarcat n'annule pas l'existence de l'exploitation ou des privilèges de race et [surtout] de classe, et que tous les hommes ne profitent pas du sexisme de la même façon. Elles ne voulaient pas reconnaître le fait que les bourgeoises blanches, bien que souvent victimes du sexisme, avaient davantage de pouvoir et de privilèges, et étaient moins susceptibles d'être exploitées ou opprimées, que les hommes non-blancs, pauvres et peu éduqués. Beaucoup de féministes blanches n'en avaient rien à faire du sort des hommes issus des groupes opprimés. En accord avec l'exercice de leurs privilèges de race et/ou de classe, elles jugeaient le vécu de ces hommes indignes de leur attention, refusaient de le prendre en considération et détournaient ainsi simultanément l'attention de leur participation à l'exploitation et à l'oppression perpétuelles.

La posture anti-homme était une perspective réactionnaire qui a donné au féminisme l'image d'un mouvement destiné à permettre aux femmes blanches d'usurper le pouvoir masculin blanc, remplaçant la loi de la suprématie de l'homme blanc [et surtout riche] par celle de la suprématie de la femme blanche [et surtout riche]. L'idéologie séparatiste encourage les femmes à ignorer l'impact négatif du sexisme sur la personnalité masculine. Les femmes actives dans le mouvement féministe n'ont voulu s'attarder en aucune façon sur la souffrance des hommes afin de ne pas détourner l'attention du privilège masculin. La rhétorique féministe séparatiste suggère que tous les hommes partagent à parts égales le privilège masculin et que tous les hommes profitent du sexisme. [...] Jusqu'à présent, la rhétorique féministe qui identifie l'homme comme ennemi n'a eu que peu d'effets positifs. Si les féministes avaient attiré l'attention sur la relation entre les hommes de la classe dominante et la grande majorité des hommes, qui sont éduqués à maintenir et à perpétuer le sexisme et l'oppression sexiste sans pour autant en retirer un quelconque avantage réel et positif pour leur vie, alors ces hommes auraient pu être motivés à examiner l'impact du sexisme dans leur vie.

Souvent, les militantes féministes parlent des violences masculines comme s'il s'agissait de l'exercice d'un privilège plutôt que de l'expression d'une faillite morale, d'une folie, d'une déshumanisation [à laquelle elles participent aussi dans leur majorité]. [...] Comme la plupart des hommes, la majorité des femmes sont conditionnées dès l'enfance à croire que le fait de dominer et de contrôler les autres est le signe élémentaire du pouvoir. Si les femmes actives dans le mouvement féministe avaient réellement un système de valeurs différent de celui des hommes, alors elles ne cautionneraient la domination et le contrôle sur les autres en aucune circonstance, et elles n'accepteraient pas qu'on puisse croire en « la loi du plus fort ». [...] Dans une situation donnée, n'importe quelle partie qui a le pouvoir est susceptible d'user d'autorité coercitive pour maintenir son pouvoir si celui-ci est contesté ou menacé.

bell hooks, *De la marge au centre : Théorie féministe*, 1984